

Des chiffres et pas de lettres

Quantifier le monde, *nombrifier* le psychisme.

Norbert Bon

« Au commencement était le verbe, il semble qu'à la fin tout doive devenir nombre. Là où c'étaient les mots, les chiffres adviennent... » Ainsi, le mathématicien philosophe Olivier Rey introduit-il son analyse de la colonisation de notre réalité par le nombre*. Ce sont les conséquences psychiques de cette *quantification du monde* que je me propose d'examiner, sous l'hypothèse que là où la statistique « sta-tue » le sujet, le moi se « nombrifie ».

Des chiffres et pas de lettres, le lecteur aura bien sûr reconnu l'allusion à un célèbre jeu télévisé qui demandait aux candidats de manier aussi bien l'habileté à opérer avec les chiffres que l'agilité à combiner les lettres. Mais, comme le dit Alain Delon dans une publicité pour des lunettes : « ça, c'était avant ! »

Nous assistons aujourd'hui à une suprématie du nombre qui envahit tout le champ de la compréhension au détriment du mot avec ses effets de sens et de signification. Après la quasi disparition de l'histoire dans la plupart des sections dans l'enseignement secondaire, voici une proposition de la commission des programmes scolaires de supprimer en classe de philosophie deux thèmes traditionnels : le travail et l'inconscient ! Exit Marx et Freud, précisément ceux qui, en fin d'adolescence et quoi qu'on en pense, venaient réveiller les élèves et les sortir de leurs quelques années de remuage narcissique, après chavirage de leurs idéaux parentaux, et leur ouvraient une fenêtre avec bouffée d'air frais sur un savoir autre et un social praticable. Moyennant un engouement déraisonnable pour le personnage souvent atypique du prof de philo, qui, au contraire, pour certains parents, instillait aux élèves un

poison insidieux : le démon du questionnement et de l'analyse. Alors que les choses sont ce qu'elles sont, point barre ! Penser, c'est perdre son temps. Denk verboten ! Il ne restera bientôt plus à nos bacheliers que le choix entre les nombres en section S et leur application idéologique au social et à l'économie en section ES.

Entendons nous bien, la psychanalyse aussi a affaire aux chiffres et aux nombres. Rappelons nous les considérations de Freud dans la dernière partie de *La psychopathologie de la vie quotidienne*¹ sur la détermination inconsciente de nombres qui nous viennent apparemment au hasard et dont les associations prouvent que l'inconscient calcule quelquefois mieux que le conscient. Rappelons nous aussi les associations de l'homme aux loups autour du nombre 7 du conte « Le loup et les sept chevreaux », dans l'analyse du rêve de la scène primitive. Ou encore le rôle des dates anniversaires dans le déclenchement de certaines manifestations psychosomatiques. Mais il s'agit là de chiffres et de nombres qui prennent sens et signification et peuvent permettre la subjectivation d'un désir inconscient. Les chiffres que je me propose d'évoquer là vont, au contraire, dans le sens d'une dé subjectivation. Ils ne nous apparaissent pas directement dans la cure mais seulement à travers les conflits qu'ils occasionnent, et la souffrance qui s'ensuit, notamment dans la vie sociale et professionnelle, de cette mise à mal de l'Idéal et du narcissisme de chacun par l'anonymisation des places et la négation des valeurs singulières.

En v'là des chiffres, en v'là !

Des chiffres, nous en sommes, en effet, inondés chaque jour dans les journaux radiophoniques ou télévisés, nous pouvons y entendre un jour les chiffres comparatifs du nombre de tasses de café ou de thé quotidiennes dans les pays européens, le lendemain que 9% des français pensent que la terre est plate tandis que près de 25% des jeunes filles de 16 ans ignorent

qu'elles ont un clitoris, ou encore que neuf milliards de terriens ont doublé leur consommation de viande en 60 ans alors que les bovins contribuent pour 14,5% à 'l'effet de serre, sans oublier que le sport préféré des femmes infidèles est le fitness (28%), devant le yoga (21%) et que 83% des français sont favorables à l'exposition universelle de 2025 à Paris...

Le chiffrage de la culture n'est pas en reste : saviez-vous, par exemple, que le Musée du Louvre est le plus grand d'Europe : 21000 mètres carrés de surface, grand comme 30 terrains de football, il reçoit annuellement dix millions de visiteurs qui pourront admirer 40000 œuvres, lors d'un parcours de 14 kilomètres, ponctué de 10000 marches, 22 escalators, 75 ascenseurs ? C'est en ces termes que Dorothee Barba, dans sa chronique radiophonique « Capture d'écran » ², se moquait gentiment d'un documentaire télévisuel sur le Musée du Louvre au cours duquel le téléspectateur s'entend asséner d'entrée et tout au long des dizaines de nombres.

Nous sommes, en effet, dans une ère de quantification du monde. Le mathématicien et philosophe Olivier Rey le formule ainsi. « Au commencement était le verbe, il semble qu'à la fin tout doive devenir nombre. Là où étaient les mots, les chiffres adviennent (ou les courbes, les cartes, les diagrammes qui en sont tirés) ». Et, il poursuit : « Les nombres deviennent les ultimes garants de la réalité et non seulement calibrent le monde, mais colonisent jusqu'à l'intime. » ³. D'où le sous-titre de mon propos : « Quantifier le monde, nombrifier le psychisme. » Je retiens le néologisme « nombrifier » pour son équivocité mais je l'emprunte à Olivier Rey qui le préfère à numériser utilisé de façon impropre en informatique, l'ordinateur opérant non avec des nombres mais avec des signes, 0 et 1 en l'occurrence, mais ce pourrait aussi bien être vert et rouge ou tic et tac.

De fait, nous sommes abreuvés de nombres du matin au soir. Dans les institutions et les entreprises, ce sont les comptables qui mènent la danse et les grandeurs statistiques qui font la loi, littéralement (par exemple : les 3,5 % de déficit budgétaire autorisés par la commission européenne, ou le quota du nombre de migrants à accueillir par chaque pays.). La façon dont le président Macron a annoncé les mesures à prendre suite au « grand débat » est une merveille de bricolage numérique : un petit pour cent par là, un autre par ci, tel chiffre glissé d'une colonne à une autre, tel autre passé dans la ligne du dessous, tel curseur un peu plus haut ou un peu plus bas... Dans les institutions sanitaires ou sociales que beaucoup d'entre nous fréquentent, il est patent que, dans les dernières décennies, les exigences comptables (file active, nombre de séances, nombre d'usagers, etc.) ont pris le pas sur les finalités du service et l'éthique qu'elles impliquent. Il ne s'agit plus de traiter des individus mais des masses et, budgétairement, mieux vaut faire 100 thérapies brèves de dix séances que dix thérapies de types « psycho dynamique » de cent séances. Des analyses interminables, n'en parlons pas ! Pour l'administrateur, le choix entre ces dernières et les méthodes cognitivo-comportementales est vite fait et se passe de considérations théoriques !

Mais, ce ne sont pas seulement les pratiques sociales, avec visée de réduction des coûts, que cette quantification concerne, c'est toute la représentation du monde, le nombre devenant le signe le plus sûr de la réalité. Ce sont les statistiques qui nous disent ce que nous devons penser de la réalité. Bien sûr, il y a statistiques et statistiques : pas grand rapport entre la statistique mathématique qui se propose de dégager et analyser des lois d'occurrence d'évènements à l'aide d'outils de calculs sophistiqués, et les sondages qu'on nous inflige quotidiennement sur l'opinion des français ou des européens, sur tout et n'importe quoi : formellement simplistes, méthodologiquement douteux et idéologiquement orientés, ils sont une caricature de statistiques. Outre la partialité des thèmes sur lesquels on choisit de

questionner, on sait qu'il suffit de faire varier la question, ou le questionneur, ou le contexte pour obtenir des résultats différents, voire contradictoires : les mêmes sondés qui trouvent qu'il y a trop de fonctionnaires, ne trouvent pas normal qu'un enseignant ou une infirmière malade ne soit pas remplacé ou que le temps d'attente aux urgences ou à la caisse d'allocations familiales soit trop long ! Sans oublier les interprétations tendancieuses : comme le rappelait le regretté Jean Carmet dans ses « Brèves de comptoir », « 40% des accidents de la route sont provoqués par l'alcool, ça veut dire que 60% le sont par des buveurs d'eau, c'est énorme ! » Ces dénombrements baroques ou absurdes furent d'ailleurs largement moqués au moment de l'essor des statistiques au XIX^{ème} siècle. Par Labiche par exemple qui fait dire à une secrétaire d'une hypothétique Société statistique de Vierzon que grâce à elles, on est « arrivés à connaître le nombre exact de veuves qui ont passé sur le Pont neuf au cours de l'année 1860. »⁴ Ou encore Offenbach qui fait chanter, dans l'opéra comique *Belle Lurette*, un hymne patriotique à la statistique, dont le travail offre « un champ si vaste et si profond que même ceux qui le font, n'ont jamais pu rien y comprendre. »⁵ L'opéra ne sera créé que quelques semaines après sa mort, il n'en entendra pas le refrain moqueur : « Pour statistiquer, statistiquer, je veux vivre... ». Avertissement aux superstitieux, il ne faut pas jouer avec les nombres, il peuvent se venger !

Plus sérieusement, un peu d'histoire

Le comptage ne date pas d'aujourd'hui, déjà dans les sociétés d'éleveurs, le berger devait, selon Virgile, savoir combien il avait de chèvres ou de moutons ! Mais la première phase de quantification est bien sûr liée à l'évolution de la technique à partir de la renaissance : invention de l'horloge, des cartes marines, du compas, de la perspective... Mais c'est au XIX^{ème} siècle que se produit l'explosion de la statistique qui amène un mouvement où il ne s'agit plus seulement, selon le programme Galiléen, de « déchiffrer l'univers par les

mathématiques » (en fait surtout pour lui, la géométrie), mais de décrire et régir les sociétés humaines.

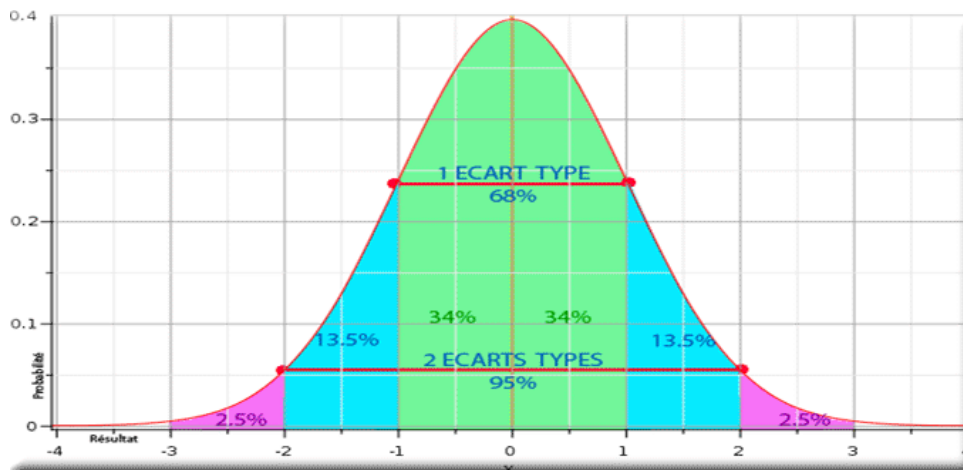
Il ne faut pourtant pas croire que ce développement de la statistique serait une extension, éventuellement abusive, aux sciences sociales ou humaines de la mathématisation des sciences de la matière, après ce que Kuhn a appelé la « deuxième révolution scientifique », ce développement lui est contemporain. Et même, bien avant, la catégorisation logique, diviser le monde en classes et en sous-classes s'applique, d'abord et partout, aux catégories sociales. Dès le XVIème siècle, à la renaissance, avec la constitution des états, apparaît la nécessité de recenser les populations : l'ordonnance de Villers-Cotterêts, promulguée en 1539 par François Ier, n'impose pas seulement le français comme langue administrative mais aussi à l'église, et malgré son désaccord, de mettre en place un registre des baptêmes contenant l'heure et la date de naissance et dont l'écrit fera foi. Plus largement, seront recensées et évaluées les activités, les contingents disponibles pour l'armée, les quantités de vivres nécessaires, les éléments permettant de calculer les impôts, etc., sans oublier la lutte contre les truands et les parasites, les vagabonds et les fainéants... Cette maîtrise de la réalité sociale par le nombre, c'est ce que préconisera au XVIIème siècle Fénelon, précepteur du petit fils de Louis XIV, dans le roman *Les aventures de Télémaque*, pour l'éduquer à son rôle futur. La question du dénombrement y est longuement traitée : combien d'hommes et de femmes, de laboureurs, d'artisans, de marchandises échangées, etc. C'est ensuite ce à quoi s'attellera Colbert en organisant de grandes enquêtes sur l'état des provinces, leurs ressources, leur administration, etc. Les statistiques, mot dérivé étymologiquement du latin status, état, c'est à l'origine l'état de l'état !

Il reste que ces entreprises sont à l'époque difficiles et limitées : il ne suffit pas d'initier de telles enquêtes, il faut encore en avoir les moyens de recueil, une administration suffisante, et savoir les traiter. Sans cadre théorique, bon nombre vont se révéler stériles et sans suite. Adam Smith, le théoricien du libéralisme économique, dit n'avoir pas grande foi en ce que l'on appelle alors « l'arithmétique politique ». Il y a encore du chemin à faire pour effacer la réalité des chômeurs derrière la courbe du chômage !

Pourtant, dès 1613, Halley, celui qui a donné son nom à la comète qui nous visite tous les 76 ans, invente les modalités de calcul de l'espérance de vie, du montant des rentes viagères, des primes d'assurances, et jette les bases de ce que l'on appelle les sciences actuarielles, la gestion des risques. De son côté, Hans Peter Süssmilch, un prussien au nom sucré comme du lait, établit toutes sortes de statistiques sur les mariages, les naissances, la mortalité et, entre autres, démontre la stabilité du sex-ratio à la naissance (ce qu'il attribue à la divine providence : sans doute, Dieu a-t-il voulu que chacun put trouver sa chacune !) Et ces moyens vont se développer peu à peu, tant sur le plan conceptuel que sur celui des outils : standardisation des procédures, chiffrage, tableaux comparatifs... Vers la fin du XVIIIème, Laplace va raffiner les méthodes, inventer, par exemple, la technique d'échantillonnage, la notion d'intervalle de confiance des valeurs trouvées en fonction de la taille de l'échantillon... De là vont progressivement naître la démographie, l'économie puis la sociologie, avec des moyens de calcul qui, par induction, analogie, proportionnalité, probabilités, vont permettre d'obtenir des résultats en se dispensant de l'observation directe. L'individu concret va pouvoir disparaître derrière des courbes et des diagrammes, des histogrammes et des camemberts....

Vers le Quanthomme

Les lecteurs qui ont fait des études de psychologie savent, ou devraient savoir, ou ont préféré l'oublier, que c'est là tout le programme de la psychométrie que de situer les individus, leur intelligence, leur capacités diverses, leurs facultés, de façon quantifiée par leur écart à la moyenne. Un grand merci à Sir Francis Galton qui a ainsi exporté à toutes les activités humaines sa conviction, après l'avoir observé sur la taille des conscrits, que toutes les mesures biologiques devaient se distribuer selon la loi dite normale, la fameuse courbe en cloche de Gauss ⁶.



C'est la recette de fabrication du Q.I. qui ne signifie rien d'autre que, si vous avez un Q.I. de 100, vous avez réussi comme la moyenne des personnes de même catégorie (d'âge, de sexe notamment) à des épreuves standardisées, supposées traduire les aptitudes intellectuelles. Si vous avez un Q.I. de 115, vous vous en écarterez d'un écart type, 130 de deux... Si vous avez fait des études supérieures, vous vous situez au moins entre ces deux valeurs, au-delà de 145, vous êtes, selon l'idéologie du moment, surdoué (dans les années 70), précoce (dans les années 90), ou, aujourd'hui, H. P. I., haut potentiel intellectuel. Dans ce cas, vous êtes souvent très malheureux, comme Agnan dans *Le Petit Nicolas*, car vos petits camarades vous jalourent et font rien qu'à vous casser vos lunettes à la récré, vos enseignants ne vous comprennent pas

et vous vous ennuyiez à l'école où l'idéologie démocratique égalitariste vous oblige à piétiner du même pas que le commun des enfants... Dans la suite, se sont développées, sur internet, toutes sortes d'échelles plus ou moins simplistes vous permettant de savoir si vous ne seriez pas, vous ou votre partenaire avéré ou potentiel, HPI, border line, asperger, bipolaire ou pervers narcissique...

J'évoque la psychologie mais la statistique colonisera tout autant la médecine en établissant les valeurs normales des paramètres biologiques ou morphologiques (par exemple, le fameux indice de Quételet, Poids/taille², qui vous permet de calculer votre masse grasse...) et les écarts qui vous seront tolérés avant intervention des laboratoires pharmaceutiques ! Ouh de la police des frontières, pour les jeunes migrants, sur la base du non moins fameux « âge osseux ». On sait pourtant qu'il y a loin du constat collectif à la prédiction individuelle. Et les tenants de la médecine comme art auront beau faire valoir le colloque singulier avec le patient, la médecine scientifique finira par leur imposer le colloque singulier avec l'ordinateur ! Et l'argument que la statistique accumule des faits mais ne dégage pas leurs déterminants n'empêchera pas, en psychiatrie, l'imposition de diagnostics statistiques à partir de l'observation purement descriptive, supposée a-théorique, de signes cliniques.

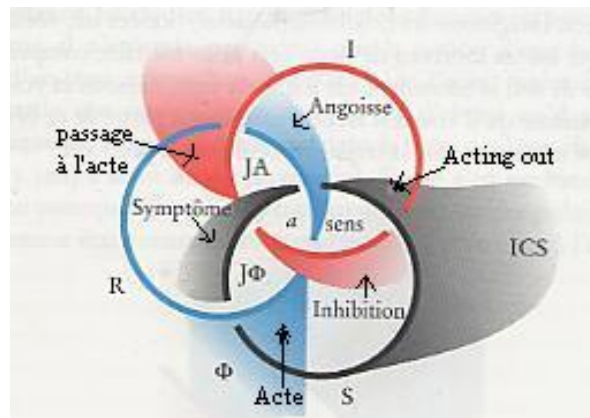
A quoi donc tient cette extension du domaine de la statistique dans la seconde moitié du XIXème siècle puis au XXème ? Sans doute au fait que dans notre société a été perdu l'ordonnement religieux du corps social, qui faisait du corps du roi sa métaphore. avec les changements qui s'en sont suivis dans les rapports entre les êtres humains. Pour le dire vite, c'est l'hypothèse d'Oliver Rey à laquelle je souscris, le développement d'une société des individus a divisé, particularisé, éclaté les cadres sociaux et les expériences personnelles qu'ils contenaient. L'urbanisation de la société fait que vous n'êtes plus sous le contrôle

rapproché de l'instituteur, du maire, du curé, de vos voisins, de votre famille. C'est à cela que la statistique prétend pallier, à la fois assurer un contrôle social et circonscrire la menace de dislocation de ce corps social, en donner une représentation cohérente et assurer ainsi une prise, au moins intellectuelle, sur les faits sociaux. On le voit aujourd'hui avec le fameux « grand débat », où, après un mouvement que l'on s'efforce de qualifier quantitativement par le nombre de manifestants, de blessés et de dégâts collatéraux, faute d'en saisir les déterminants fondamentaux, il s'agit maintenant d'organiser, hiérarchiser, par comptage les priorités à apporter en réponse à des revendications multiples et éparses. Cette atomisation fait de la société, non plus un cadre qui prescrit les modalités de vivre ensemble et nous greffe un surmoi au passage, mais, au contraire, un assemblage d'individus contractuels qui, par leur vote, assoient la légitimité de la gouvernance sur le fait arithmétique. On comprend que dans ces conditions ceux qui se sentent ainsi dispersés façon puzzle, le popolo, cherchent à faire-
Un sous un signe adressé aux « élites », les plus égaux que les autres qui trouvent à satisfaire leur ego, et leur portefeuille, dans la réussite sociale. Voire que certains en appellent au Caudillo ou à la statue du Commandeur, qui pour mettre fin à la pléonexie des dirigeants, qui à l'hybris de la science, qui au délitement de la famille nucléaire et de ses valeurs morales...

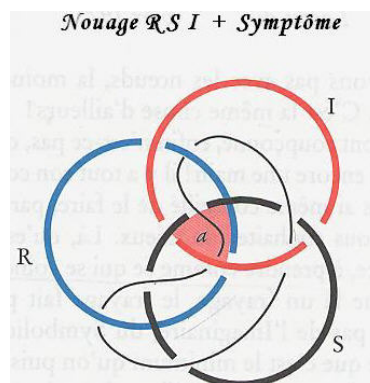
Comment ça se noue ?

Comment rendre compte de cette nombrification de la psyché ? Je propose de le faire à partir du nœud borroméen où se nouent les trois dimensions constitutives du psychisme, Symbolique, Imaginaire et Réel. Nouage borroméen dans une configuration idéale que Lacan questionne dans le séminaire R S I, d'abord en replaçant sur le nœud les trois manifestations psychopathologiques dégagées par Freud : inhibition symptôme et angoisse. L'inhibition comme débordement de l'imaginaire dans le symbolique, le symptôme comme production dans le réel d'un signifiant symbolique refoulé, l'angoisse comme envahissement du réel dans

l'imaginaire. A quoi je me suis autorisé à ajouter sur les trois plages laissées libres par Lacan des expressions que notre social voit proliférer : l'acting out comme monstration imaginaire d'un symbolique empêché, le passage à l'acte (acting off) comme issue réelle à l'angoisse, en contrepoint de ce que serait un acte véritable : une coupure réelle prenant valeur symbolique.



Mais plus avant Lacan questionne la possibilité même d'un nouage à trois et la nécessité d'y introduire un quatrième, le sinthome ou symptôme, qui vient nouer borroméennement les trois ronds empilés.



C'est, chez Freud, la réalité psychique, organisée par l'œdipe, qui assure cette fonction quatrième, au prix de nous laisser, au sortir du défilé, aux prises avec la crainte et l'amour du père. Lacan amènera ensuite la notion de nomination. L'œdipe freudien serait ainsi une nomination symbolique, une inscription symbolique dans la lignée du père, sous condition, à l'instar du poème « If » de Kipling : « si, si, si, si... alors tu seras un homme mon fils. » Mais on peut aussi envisager que la nomination prévalente soit imaginaire ou réelle, avec pour effet

de l'inhibition dans le premier cas, de l'angoisse dans le second. J'avancerai que, si la lettre participe du symbolique mais aussi du réel de la langue où elle assure une fonction de bord, le nombre, lui, opère une nomination réelle. Dans les équations mathématiques, ce ne sont pas les nombres qui sont symboliques mais les petites lettres. Et, si vous êtes numéro huit ou quatre dans votre équipe de football, ce chiffre est en réalité un signifiant qui indique votre fonction au sein de l'équipe. Une nomination réelle opère hors symbolique et hors imaginaire : ainsi, au moyen de différents numéros d'identification, l'état vous comptabilise de votre naissance à votre mort, en passant par vos vaccinations, votre scolarité, votre vie professionnelle, votre taux d'imposition... On sait que cette nomination réelle a pu conduire dans une période de notre histoire pas si lointaine et pourtant déjà oubliée par certains, à une néantisation totale : Simone Veil ⁷, dans son autobiographie, note que si le travail et la vie dans les camps nazis était certes extrêmement pénible, le plus dur était d'être réduit à un numéro tatoué sur le corps, un pur déchet. Et il n'y avait pas intérêt à tenter de faire valoir sa singularité, comme le note dans *Survivre*, Bettelheim qui, lorsqu'il voyait approcher un gardien, enlevait ses lunettes sans lesquelles il ne voyait rien, pour les protéger, et baissait les yeux pour ne pas susciter d'affrontement imaginaire.⁸ Dans notre vie quotidienne, au contraire, nous nous manifestons imaginairement contre cette nomination réelle : lorsque vous faites la queue à la sécurité sociale ou au rayon fromage au supermarché, et que votre numéro est appelé, vous y allez de la mise en avant de votre corps et, éventuellement, d'un « c'est moi ! » On sait aussi ces enfants obsessionnels qui luttent contre l'angoisse en comptant leurs pas sur les bords du trottoir et l'imaginarisation magique des nombres dans les contes et la superstition : sept, treize, par exemple.

Mais c'est sans doute une caractéristique de notre temps qu'à cette invasion du chiffre, les individus réagissent en se nommant imaginairement dans une prolifération de manifestations narcissiques. Ce sont sur face book les selfies ponctuant les actes de la vie quotidienne, sur tweeter où chacun y va de son opinion brute de décoffrage, ou sur Linked in où les plus lettrés font part de leurs dernières commissions... La valeur de chacun se jugeant sur la base du nombre de followers, de like ou de re tweets, y compris pour les chercheurs et les universitaires où le nombre de recensements dans les abstracts importe plus que le contenu des articles... Sans omettre la possibilité de mettre à profit la catégorie où vous assigne la statistique pour vous prévaloir d'un handicap à compenser ou d'une aptitude singulière à respecter, en tant que signe précurseur de la nouvelle humanité, en cours de mutation. Et, puisque la police des frontières peut dénier à un jeune migrant son statut de mineur sur la base

du calcul de son âge osseux ⁹, pourquoi est-ce qu'un citoyen néerlandais ne pourrait pas demander à faire rectifier son âge à l'état civil sur la base du calcul de son âge biologique plus avantageux ?

Dans la même chronique évoquée au début de ce propos, sur le chiffrage du Louvre, Dorothée Barba poursuit en rappelant qu'un autre documentaire de la même série sur l'Amoco Cadiz, ce supertanker de 330 mètres de long (aussi long que la tour Eiffel est haute), 30000 chevaux, (soit la puissance de 30 formules 1), qui avait fait naufrage au large du Finistère en 1978 avec 219797 tonnes de pétrole brut à bord (soit le poids de 25 tours Eiffel), ce documentaire, donc, alignait déjà des dizaines de nombres si importants que pour en donner une représentation, les auteurs les rapportaient à des unités de mesure que la chroniqueuse jugeait machistes : la hauteur et le poids de la tour Eiffel, la longueur des terrains de football, la puissance des moteurs de Formules 1... Et elle concluait « Vais-je oser évoquer Freud et y voir un symbole phallique ? » Eh bien, oui, Madame, osez ! Ce qui permet d'articuler le nombre réel au symbolique et à l'imaginaire, c'est le phallus dont la dégradation symbolique entraîne sa prolifération dans l'imaginaire. Ce qui me conduit à la déduction parfaitement inconvenante que *selfies* et *me-too* tirent les deux bouts de la même ficelle... Celle par où le désir de reconnaissance tente de se faire entendre, que ce soit sur le mode d'un talent autoproclamé ou d'une souffrance exemplaire, dans une société démocratique où chacun pouvant prétendre à l'exception, la plupart sont réduits à l'anonymat. De cette situation, bien sûr, la statistique n'est pas la cause mais plutôt le symptôme en même temps que, peut-être, pour beaucoup, la seule façon de situer sa place parmi les autres, dans l'ordinal : premier, dernier, rien, moins que rien... Rien d'étonnant à ce que, dans une telle conjoncture, les manifestations psychopathologiques qui en découlent relèvent plus de la dépression, sous la forme moderne du burn-out, ou des agir (*acting out*, passages à l'acte), que du symptôme freudien. Et si les psychanalystes ont à « calculer » avec les nouvelles formes de la demande, et de la non-demande, ils n'en restent pas moins les seuls à pouvoir offrir à ceux qui sont prêts à y mettre du leur la possibilité de se décompter.

Nancy, mai 2019



Notes

1 Freud S., 1901, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, p. 260-268.

2 Barba D., 2019, « Capture d'écran », *France inter*, 10 avril.

3 Rey O., 2016, *Quand le monde s'est fait nombre*, Stock, p. 8.

4 Labiche E., 1861, *Les vivacités du capitaine Tic*, Acte 1, scène V, cité par Rey, p. 96.

5 Offenbach J., 1880, *Belle Lurette*, Acte I, scène IV, cité par Rey, p. 96.

6 Galton amènera en outre à la psychologie, l'analyse factorielle, le calcul des corrélations, le facteur G. Convaincu que les différences individuelles tiennent pour l'essentiel à des facteurs héréditaires, il développera des thèses eugéniques qui ne tomberont pas dans l'oreille d'un sourd.

7 Veil S., 2009, *Une vie*, Poche.

8 Bettelheim B., 1952, *Survivre*, Robert Laffont, 1979.

9 L'âge osseux résulte d'un calcul statistique établi à partir d'une radiographie de la main et du poignet permettant une comparaison de l'état des cartilages de croissance d'un enfant ou d'un adolescent avec un échantillon de référence. S'il permet de diagnostiquer un retard de croissance par rapport à l'âge civil, voire d'estimer un « reste à grandir », il ne permet en aucun cas, à l'inverse, de prédire l'âge civil.